

L'encre et le métal

(entretien avec Philippe Liotard)

R o n A t h e y

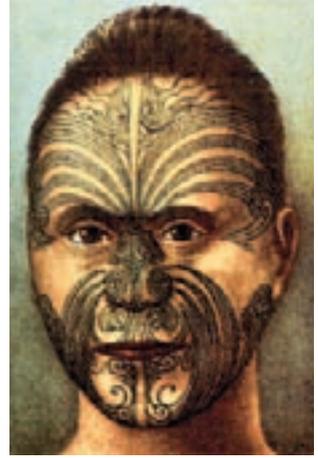
Vos modifications corporelles (tatouages, piercings, brandings...) inscrivent votre histoire sur votre peau et jusque dans votre chair. Quel est donc votre parcours dans cette pratique, au sein de votre travail de performance mais aussi par rapport à votre trajectoire de vie ?

RON ATHEY : Traditionnellement, au sein des cultures tribales, les modifications corporelles racontent une histoire : elles disent l'identité, rappellent les rites de passage, expriment l'histoire familiale ou celle du groupe d'appartenance. Dans mon enfance, j'ai été élevé dans un voisinage majoritairement chicanos¹ et black. Les « *cholos* » (les voyous chicanos) portaient des tatouages à la fois esthétiques et codés. Les lettres – tirées des alphabets anglais ou gothique – énoncent le nom du gang, mais dans une calligraphie si stylisée que les tatouages sont illisibles, à moins de connaître le nom du gang. Les larmes tatouées au coin de l'œil indiquent un passage en prison, un meurtre ou un événement traumatisant.

Cela a été mon premier contact avec le tatouage. Mes premiers tatouages en portent d'ailleurs la marque. Puis, est arrivé le mouvement punk. C'était une expression sociale, à la base une manière de dire « allez vous faire foutre » avec style. Depuis, un paquet de tatouages exprimant un caractère anti-social ont été blanchis, aseptisés, par la vague des modifications corporelles.

Le piercing, tel que nous le connaissons, est apparu sur la scène du sexe underground dans les années 70 aux USA. À cette époque, on a pu voir durant un temps quelques piercings des narines, du genre « back-to-Africa ». La pratique du piercing s'affichait alors dans les bars fétichistes ou les backrooms. Jim Ward a créé *Gauntlet*² en 1975 à Los Angeles, ce qui a généré l'idée de salons de boutiques grand public.

Ensuite, dans les années 1990, après des années de tatouage et de piercing, le club *Fuck* s'est ouvert à L.A. C'était une petite boîte



Homme tatoué de Nouvelle-Zélande, Album chocolat Nestlé, vignette à coller, 1932

1 – Les « chicanos » sont des Américains d'origine mexicaine, nés aux États-Unis.

2 – Gauntlet a été le premier lieu consacré au piercing.



Ron Athey, *Saint-Sébastien*

de nuit qui passait de la techno-dance hard et présentait des performances s/m. Tous les gens qui s'étaient lourdement tatoués ou percés dans les années 1980 s'y retrouvaient et s'y montraient. L'atmosphère était bizarre et « pansexuelle » en même temps. C'est là que j'ai commencé à rencontrer des personnes investies dans le s/m qui me ressemblaient. Il y avait alors un très fort esprit de partage des expériences sur le mode apprentissage/enseignement mais aussi une volonté d'exhibition et de démonstration. J'y ai beaucoup appris, notamment sur le piercing, le branding, le cutting et les injections salines dans les zones génitales.

Pour en revenir au tatouage, je pense que d'autres facteurs expliquent la popularisation des larges recouvrement esthétiques, ces « costumes corporel », et autres grosses pièces qui recouvrent tout un dos ou l'intégralité des bras. Sorti des milieux marginaux et des subcultures, le tatouage est devenu une coquille, une armure. Un peu à la manière d'un papier peint, il permet de mettre en valeur l'anatomie. Une ligne de partage a été tracée entre la délivrance d'un message (qui caractérisait le tatouage de « la vieille école ») et le pur exhibitionnisme.

Quel est votre cheminement depuis les modifications corporelles de votre période punk à celles que vous réalisez désormais dans une perspective artistique ?

J'ai eu la chance d'être à Los Angeles et de chercher un tatoueur au moment où Bob Roberts, Leo Zulueta et Dan Thome s'y trouvaient. Ils étaient alors en contact avec Don Hardy et Hanky Panky et se sont tous retrouvés dans cette ville. À l'époque (1981-82), nous étions si peu nombreux à les fréquenter qu'ils avaient le temps de nous présenter des projections de tatouages tribaux ou japonais. Si dans les années 1990 on trouvait des tas d'excellents tatoueurs répartis un peu partout dans le monde, à ce moment-là, il n'y en avait peut-être qu'un dans chaque pays. Alors ils s'échangeaient des informations

lorsqu'ils se rencontraient lors de conventions de tatouages. C'est à leur contact, que j'ai abandonné mes idées sur le tatouage et je me suis lancé dans les grosses pièces.

Que signifient pour vous ces modifications, en tant qu'homme blanc et américain ?

La culture des Américains blancs, particulièrement sur la côte Ouest, est en quête d'identité. Depuis quelque temps, cela se traduit par la résurgence de mouvements néo-fascistes militant violemment pour un « white power ». Pour ma part, je suis un descendant d'Anglais, d'Irlandais, d'Écossais, d'Allemands, de Hollandais et aussi un peu d'Indiens apaches. Par conséquent, je ne peux que me considérer comme américain, mais cela n'a pas pour moi une importance très grande, même si la plupart de mes marques corporelles sont des rejets de cette identité de blanc.

Établissez-vous une différence entre les marques définitives que vous portez sur le corps et les modifications corporelles que vous réalisez sur scène lors de vos performances (tenue vestimentaire, maquillage, mais aussi piercing événementiel à l'aide d'aiguilles hypodermiques, etc.) ?

La plupart de ces modifications sont temporaires et visent un effet dramatique. Si j'ai quelques cicatrices cela reste insuffisant pour en faire un support d'expression, alors que quelques uns de mes partenaires qui ont reçu de nombreuses scarifications arborent de belles et larges pièces.

Quand je considère mes marques permanentes, je ne pense ni à la douleur ni à une blessure. En revanche, quand je regarde les documents qui portent sur mes performances – comme la scène « suicide »³ dans laquelle je place trente aiguilles hypodermiques dans mon bras et où je me perce le front répétitivement – je ressens une intense décharge émotionnelle. Cela provient à la fois du scénario et de la réalité de l'action. Cette scène a pour moi une signification très forte et je l'ai physiquement éprouvée très puissamment.

Vous avez écrit beaucoup d'articles⁴ à propos du corps politique. Pensez-vous que votre corps puisse être lu comme un programme politique ? Quel type de « chaînon manquant » essayez-vous de créer ? Pourriez-vous développer cette question du corps politique (notamment dans ses rapports à la discrimination et aux classifications politiques hommes/femmes, blancs/noirs, riches/pauvres, sains/malades, sexualité « normale »/sexualité alternative, sexe protégé/sexe exposé, etc.)

Si des marques profondes (mais aussi d'autres plus subtiles) racontent l'histoire d'un corps, les tatouages, eux, ne disent pas souvent la vérité car ils sont rarement des symboles pouvant être

3 – Extraite de la pièce intitulée
4 *Scenes in an harsh Life*,
« Suicide » présente un homme qui s'agite dans son lit. Il paraît en proie à un cauchemar. Après s'être enfoncé les aiguilles sur toute la longueur du bras, il les retire puis se regarde dans un miroir. Il enfonce alors deux aiguilles (plus longues et plus épaisses que les premières) sous la peau du front, ce qui provoque un saignement qui s'écoule sur son visage. À la suite de cet accès d'autodestruction, l'homme se calme.

4 – Ron Athey est chroniqueur pour plusieurs journaux ou magazines américains.

littéralement interprétés à partir d'un moment précis de cette histoire corporelle. Par exemple, me tatouerais-je aujourd'hui la veuve noire que je porte sur le front si elle n'y était pas ? Sans doute pas, mais j'apprécie le fait de me rappeler de mes dix-neuf ans et de cette manière d'oser. D'autant qu'elle est à une bonne place, juste au coin du front et à la bonne taille. Les marques peuvent affirmer que vous avez eu une vie difficile ou rude, mais aussi que vous êtes sexuellement bizarre et que vous êtes dans ce trip depuis un bon moment.

Certains tatouages disent plus que d'autres. Le soleil noir qui entoure mon anus est à la fois intellectuel et burlesque. Tout emplir de noir autour du trou, c'est se centrer sur le trou tout en en faisant délibérément quelque chose de plus visuel. J'imagine que c'est l'effet positif/négatif de mon travail sur le noir. Les tatouages que je porte sur le visage indiquent que je ne travaillerai jamais pour une société américaine conservatrice, mais je les oublie, parce que j'ai justement commencé par des tatouages faciaux.

Par ailleurs, les signifiants qui avaient du sens il y a dix ans ne sont désormais plus valables. Ils ont été détournés par tous les affamés d'image à faire consommer : les producteurs de vidéos musicales, les agences de pub, les stylistes, les directeurs artistiques, les couturiers, etc. Les minorités pauvres ont commencé dans les gangs à développer des styles vestimentaires et des manières de marquer leur corps qui passent maintenant sur MTV. De nombreux hommes hétérosexuels sont plus coquets que bien des homos. Madonna consomme de manière superficielle des images issues des sexualités underground et lesbiennes et les exploite en vue de la consommation de masse.

Tout ceci a poussé les dernières personnes inscrites dans une démarche alternative à multiplier les piercings, à réaliser des implants de métal, à se fendre la langue, etc. ou bien à jeter l'éponge en acceptant de ne plus avoir une apparence porteuse d'un message. Je n'aurais jamais pu prédire qu'un jour il n'y aurait plus aucun moyen de garder des choses dans l'underground, nous ne sommes plus que quelques uns dans ce cas.

Le meilleur auteur que je puisse paraphraser à ce propos, c'est Jean Genet qui disait à propos des Blacks Panthers et des Palestiniens que s'ils avaient les pleins pouvoirs sur leur territoire, ils deviendraient aussi mauvais que leurs oppresseurs⁵. Ce qui est spécial, c'est l'énergie qui provient de l'oppression, ou celle qui circule dans la faune de l'underground, ce n'est pas la justesse de la cause. Cette énergie a rapidement disparue de la communauté gay. Alors que de plus en plus de gays et de lesbiennes obtiennent des droits et fondent des foyers, l'ensemble du mouvement est devenu plus ordonné. C'est malheureusement la nature humaine.

Vous êtes souvent présenté comme une icône gay, « le Saint-patron des Homos ». Votre combat contre la discrimination liée

5 – Sur le vécu de Jean Genet auprès du peuple palestinien et sur son engagement auprès des Blacks Panthers, voir son dernier livre, *Un Captif amoureux*, Paris, Gallimard, 1986 (édition posthume), et son texte « Quatre heures à Chatila », *Revue d'Études Palestiniennes*, n° 6, hiver 1983, p. 3-19.

au sida est connue. Votre corps et votre travail ont été décrits comme une métaphore du martyr lié au sida. Y a-t-il un lien entre vos modifications corporelles et l'« infection » ? Par ailleurs, votre travail peut-il être compris par les personnes qui ne sont investies ni dans la communauté gay, ni dans les milieux SM, ou encore par ceux qui ne sont pas en contact avec des personnes atteintes du sida, et cela, même si vous considérez que votre travail artistique n'est pas de la « culture populaire de masse » ?

J'ai été touché par le complexe du martyr bien avant le sida. Mais le sida a été si dramatique dans ma vie, à la fin des années 1980, que j'ai été forcé d'incarner le martyr d'un saint dans mon travail artistique. Sébastien fut ce saint que l'on pria pour chasser la peste noire. Il est aussi devenu une icône homo à travers, notamment, Yukio Mishima ⁶ ou Derek Jarman ⁷. Dans mon dernier spectacle sur le VIH, *Deliverance*, j'ai cherché à mettre en évidence les dilemmes mystiques et philosophiques liés au fait de vivre avec l'imminence de la mort. Cette tentative a été transcendée lors des spectacles en Croatie (à Zagreb et Ljuljana) puis à Mexico. Certains petits frimeurs tatoués, venus pour voir mon travail, ont peut-être compris ces images comme un genre de culture de l'Apocalypse, ce qui me convient tout à fait. Il y a des tas de tonalités dans la perception d'un tel spectacle, et les plus communes paraissent traverser des publics différents.

Peut-on lire votre travail sur le corps et les modifications qui en résultent – et plus généralement les modifications corporelles ou les « body plays » – comme une manière de repousser la peur du sida, en permettant aux gens de faire ce qu'ils veulent sur leur propre corps ou par l'état de conscience auquel ces pratiques permettent d'accéder ?

Il y a une sorte de récupération du corps que n'importe qui peut réaliser dans notre société moderne. Cependant, pour les personnes malades qui ont déjà abandonné leur corps face à la mort, cet élément est particulièrement important. Il y a eu un large mouvement qui consistait à tatouer des symboles de danger de contamination



Archives Ron Athey

6 – Dans sa nouvelle, *Confessions of a Mask* (1949), l'écrivain japonais Yukio Mishima explique comment lui est venu sa première éjaculation à la vue d'une image de Saint-Sébastien, attaché nu à un arbre, le corps transpercé de flèches.

7 – Derek Jarman produit un film controversé sur le thème de Saint-Sébastien dans lequel tous les dialogues sont en latin : *Sebastiane*, 1976.

sur les personnes séropositives, ce qui constitue selon moi une réaction de défense permettant de lutter contre la honte, plutôt que contre la peur de la maladie.

Les modifications que vous réalisez pour produire des métaphores nécessitent un important self-contrôle. Est-ce une manière de prendre le pouvoir sur votre propre corps ou bien n'est-ce qu'un artifice scénique ?



Performance à *Torture garden*, 1996, Jeremy Chaplin

Il est arrivé que certains soirs, mes partenaires ou moi-même ne soyons pas sûrs de pouvoir être à la hauteur de piercings profonds réalisés avec des crochets. Ce qui est surprenant, lors d'une représentation c'est qu'une fois que la douleur réelle, que l'expérience réelle se réalise, vous entrez alors très rapidement dans les vibrations du spectacle. Nous travaillons aussi avec un hypnotiseur, avec un spécialiste du mouvement qui a étudié le yoga depuis des années, nous répétons avec un professeur de théâtre... Il y a ainsi des tas de manières de se « programmer », d'identifier les stimuli et de les canaliser de manière à accentuer l'expression désirée.

Les modifications corporelles sont actuellement très populaires. Pensez-vous avoir joué un rôle dans cette popularisation ? Comment analysez-vous cette mouvance ? Qu'indique-t-elle sur notre société et finalement sur les implications politiques du corps ?

8 – *Research*, (« Modern primitives »), San Francisco, V/ Search Publication, 1989.

Je pense que le numéro de la revue *Research* intitulé « Modern primitives »⁸ a fait exploser la scène des *bodmods* bien plus que n'aurait pu y prétendre n'importe quel individu. Je pense avoir un peu poussé le modèle car j'y ai été impliqué très tôt, mais cela ne m'accorde aucune influence particulière. Loin de là. Il me semble que l'exposition de ce courant des modifications corporelles provient d'une tendance profonde, et que les vieilles règles conservatrices des apparences ne le contrôlent plus. Ce genre de look, entrant en rupture avec la tradition, ne s'était pas produit depuis les années 60. Il n'est pas non plus lié au mouvement punk. Le mouvement punk n'était pas un courant profond, et il n'était pas ouvert aux interprétations. Je pense que les modifications corporelles sont allées très loin, parce qu'elles peuvent être appropriées par des groupes très différents. À partir du moment où les modèles se sont durcis, le fait de ne porter que quelques gros tatouages et une paire de piercings n'est plus considéré comme extrême ou sort juste un peu de l'ordinaire dans un centre ville.

Vous avez dit que vous ne voyez pas de différence entre le sang que vous utilisez consciemment dans vos spectacles et le sang qui gicle lors d'un match de boxe. Qu'est-ce qui, selon vous, rend supportable le sang qui coule d'une blessure sur un terrain de sport, et insupportable le spectacle de celui qui coule de votre front percé d'aiguilles ?

Cela renvoie à la tradition. Les hommes regardent de la boxe depuis des générations sans faire le rapport avec la soif de sang qui les scotche devant ce spectacle. Mais changez le contexte et utilisez le sang dans une performance : alors il vous faut penser. « Pourquoi est-ce qu'il fait ça ? Comment cela peut-il être interprété ? ». Cela devient cru parce que le sang montré ainsi ne s'inscrit pas dans une tradition reconnue. Je pense aussi que c'est pour cela qu'il y a eu tant de références au tribalisme pour expliquer le recours aux modifications corporelles et justifier le look qu'elles construisent. Pourtant, je continue à penser qu'il y a une bonne touche de « va-te-faire-foutre » qui les traverse. On ne peut pas, non plus, ignorer les *bikers*⁹, ni les membres des gangs, ni les marginaux en général qui utilisent l'encre et le métal pour s'assurer d'un statut dans leur propre communauté.

9 – *Bikers* est le nom donné aux motards pilotant des motos Harley-Davidson, connus pour leurs tatouages.

Que vous apporte par ailleurs la pratique du body-building ?

D'un certain côté, le body-building est complètement différent. Le tatouage, tu en supportes la douleur et, en retour, tu reçois une inscription qui sera permanente. C'est la même chose avec le piercing, le branding, la scarification et même avec la chirurgie plastique. En revanche, le body-building est une discipline. Tu travailles cinq à six jours par semaine sur un programme analytique qui isole chaque partie de ton corps ; tu manges beaucoup d'une nourriture adéquate ; tu dors autant que possible... et des formes commencent à apparaître après de nombreux mois. Si tu t'arrêtes, elle disparaissent. Si tu débutes trop tard, les résultats en seront limités. Recourir aux stéroïdes peut produire des résultats extrêmes et spectaculaires, très comparables à d'autres formes de modifications corporelles. Mais plus tard, dans la vie, un body-building modéré te sert juste à lutter contre le vieillissement de la musculature et l'embompoint. Cela fait de toi un homme protégé d'une armure de muscles. C'est un peu l'uniforme de la communauté mâle homosexuelle, tout particulièrement depuis la pandémie de sida. Le volume musculaire se pose comme un défi à la vulnérabilité du corps et à la maladie qui le mine.

Ron Athey

Entretien réalisé par Philippe Liotard

